

Une quatrième internationale ou une réplique de la Troisième

(Première suite)

LA TROISIEME INTERNATIONALE ET L'ETAT SOVIETIQUE

Depuis plus de 35 ans, nous suivons le cours des idées révolutionnaires en Russie, tout au moins ce qui en est accessible en fait de littérature économique et historico-politique en Occident. A la fin de 1904, nous provocâmes des rires chez quelques menchéviques néerlandais en écrivant une brochure sur « La Révolution en Russie », révolution qui n'avait pas encore vu le jour, mais dont les clameurs du mouvement ouvrier (grèves, action politique et syndicale, etc.) annonçaient la venue prochaine. La brochure parut peu de temps après la fameuse journée du 22 janvier 1905. La révolution de 1905 changea l'hilarité des très savants dirigeants social-démocrates en mépris hautain ; une hirondelle ne faisait pas encore le printemps et cette révolution n'était tout de même qu'une révolution bourgeoise. Et nous, de répondre : « Certes, il se peut que cette révolution ne soit qu'une révolution bourgeoise pour autant que le libéralisme ait négligé les tâches historiques bourgeoises qui lui étaient dévolues, notamment l'organisation des classes en groupements, mais tout laisse prévoir que le mot que Plekhanov prononça au premier Congrès de la IIe Internationale (Paris 1889) se réalisera ; la révolution russe sera prolétarienne ou ne sera pas ».

L'exactitude de cette prévision se réalisa à neuf pour cent. La Révolution de mars était déjà prolétarienne, quoiqu'elle se donna pour but un compromis petit-bourgeois entre la bourgeoisie acculée à une capitulation et l'idéologie petite-bourgeoise des socialistes révolutionnaires et des menchéviques.

Nous n'acceptons pas seulement la légitimité sociale et politique de la Révolution de mars, mais aussi celle d'octobre. La thèse soutenue par Trotsky (« Histoire de la Révolution », tome I) selon laquelle la nécessité sociale-psychologique de la révolution prolétarienne devait surgir de l'atmosphère de pétrification et du conservatisme verrouillé, est aussi partagée par nous. La vie n'est pas un calcul mécanique et le matérialisme dialectique de Marx n'enseigne pas que la vie obéit à des recettes préparées d'avance, même si leurs auteurs s'appellent Karl Kaustky, Otto Bauer ou Georges Plekhanov. Le schéma mécanique, mort donnant la répartition d'autant de capitaux en autant de mains, autant de membres des partis socialistes ou communistes n'est pas un baromètre juste pour la mesuration du degré de maturité ou de la force du processus révolutionnaire. Bien entendu, nous ne parlons pas de la révolution en tant qu'acte politique ; il va sans dire qu'à une révolution économique et morale certains potentiels économiques, tels un certain degré de développement de la technique et de la production, ainsi que l'existence d'un vigoureux courant au sein des masses en faveur de l'ordre nouveau, sont nécessaires. En reconnaissant les lois historiques particulières régissant le devenir social en Russie, on saisit l'énigme des situations psychologiques particulières des masses, qui ont permis d'y accomplir **là-bas** une révolution avec si peu, quand on le mesure à l'échelle de l'histoire mondiale. Ce « peu » ce fut : **premièrement**, les masses paysannes dépourvues de toute propriété, le moujik ravagé de scorbut pour qui la « paix et la terre » était un salut indispensable, et, **deuxièmement**, les masses des prolétaires industriels chez qui l'esprit de résistance anticapitaliste remontait, non à l'époque de l'apparition d'un mouvement théorique développé, mais bien au-delà, au temps où ces ouvriers n'étaient encore que des serfs livrés par l'Etat aux fabricants pour les travaux industriels (1). Du temps déjà des grèves des ouvriers de

(1) Voir à ce propos Fugau Baronovsky dans son « Histoire de la fabrique russe ».

fabrique de Bradford et même avant le fameux soulèvement des canuts de Lyon, en 1881, les travailleurs industriels de Russie livraient un nombre considérable de grèves. Nous indiquons ce fait pour marquer que le mouvement ouvrier russe avait un long passé de bataille.

Notre but n'est pas de faire ici l'histoire de la prise du pouvoir par le parti bolchevique en octobre 1917. La méthodologie marxiste n'exige pas seulement une analyse de la structure des classes, mais elle commande aussi de désigner les réflexes subjectifs tels qu'ils se cristallisent dans la conscience des masses à des époques déterminées, mais surtout à des moments historiques. Aucun révolutionnaire ne restreindra l'immense portée de l'acte immortel d'octobre 1917. Il fut grandiose, quoique ceux qui le dirigèrent n'auraient pu l'accomplir dans les circonstances de l'Europe occidentale. Ce que le parti socialiste révolutionnaire abandonna de son programme classique historique : la terre au paysan, la politique léniniste le réalisa pour la première fois dans l'histoire de la Russie.

L'aide effective donnée aux paysans — et qu'on n'avait cessé de faire miroiter à leurs yeux depuis 1861 — est la grande stratégie sociale réaliste qui rallia la société russe à la révolution des bolchéviks. La terre aux paysans : le moujik devenait propriétaire. La « révolution française » des paysans russes avait fait pencher la balance du côté de la révolution ; les ouvriers industriels, en tant qu'avant-garde, animés de l'idéal socialiste, accomplirent le grand geste.

Si on se remémore l'atmosphère d'exaltation révolutionnaire des années de fin de guerre, on comprendra l'enthousiasme qui l'accueillit. Jamais les cœurs des révolutionnaires du monde entier n'avaient été aussi chauds et les sens aussi passionnés. Les soviets plus la dictature du prolétariat étayés par la destruction de la propriété privée ; les ouvriers industriels dans leurs syndicats et les paysans formaient, dans les soviets, la structure du pouvoir politique, de la dictature du prolétariat. Telle était la théorie !

Mais la pratique répondait-elle à la théorie ? Marx a bien enseigné que, pendant la période de transition qui va de la destruction de la société capitaliste à celle de l'érection de la société sans classe, le prolétariat doit, en tant que classe, exercer sa dictature, afin de préparer et de bâtir l'ordre économique et moral de la société socialiste. Il n'a pas été donné à Marx de décrire minutieusement les formes et le caractère de cette politique de dictature. En cela Kautsky eut raison — textuellement, non principalement — contre Lénine. Trotsky a mis, dans ces dernières années, ses brillantes qualités littéraires et ses grandes ressources de dialecticien à rechercher et à dévoiler les éléments néfastes de la bureaucratie russe. Sans doute, il le fit avec beaucoup de clairvoyance. Après de longues hésitations, il affirme que le droit historique à l'existence d'une IVe Internationale existe. Il est venu à cette constatation, après avoir vu s'accomplir l'effondrement catastrophique du mouvement ouvrier allemand. La création d'une organisation internationale des travailleurs n'est pas une partie de bridge, qu'on joue quand on le veut. Non seulement il faut que se soient formées les conditions historiques, politiques et sociales, ainsi que les éléments psychologiques nécessaires dans les masses, mais encore faut-il que ces raisons fondamentales soient tellement urgentes qu'elles appellent d'elles-mêmes une nouvelle organisation et un nouveau foyer d'attraction.

La déclaration de principe des Bolcheviques-Léninistes (1), votée à Paris en août 1933, dit dans son troisième paragraphe : « La IIIe Internationale... tomba » victime de sa dépendance servile envers la bureaucratie soviétique qui dégénéra dans l'esprit du nationalisme et du centrisme ». Un marxiste pose immédiatement la question : pourquoi et quels sont les facteurs qui la firent dégénérer et en firent la victime du nationalisme et du centrisme ? Fût-ce seulement par le comportement subjectif d'une personne, ou d'un groupe de personnes, (Staline et son appareil

(1) Il s'agit en réalité de la « déclaration commune », votée à la Conférence des partis socialistes n'appartenant ni à la IIe ni à la IIIe Internationale, par le Secrétariat International de l'Opposition Communiste de Gauche, le S.A.P. (Allemagne), le P.S.R. et le O.S.P. (Hollande). Note du traducteur.